**Jean Artarit**

Intervention à l’Université des Beaux Arts de Phnom Penh, le 15 février 2017.

Il y a quelques mois devant le Tribunal international Henri Locard[[1]](#footnote-1) assurait qu’un psychiatre français, en l’occurrence moi-même, auteur d’une étude sur Robespierre, caractérisait la personnalité de Nuon Chea de schizophrénique. Il m’appartenait de confirmer et préciser mes propos. Ce fut chose faite à Phnom Penh, le 15 février 2017, devant un public francophone nombreux et attentif. Le texte qui suit est celui de mon intervention.

**De Robespierre à Pol Pot**

**Introduction**

Mon intérêt pour le Cambodge et la compréhension de la monstrueuse histoire des Khmers rouges, ainsi que ma décision d’écrire à ce sujet a un point de départ. Tout comme les détails sont souvent l’essentiel, les anecdotes sont parfois tout sauf « anecdotiques ». En voici une qui fut pour l’auteur porteuse d’une grande force interprétative. Touriste à Angkor, il y a maintenant bien des années, dans ce Cambodge qui portait les stigmates de son martyr, notre guide, âgé de cinquante ans, se révéla être un ancien Khmer rouge. Il avait été, disait-il, étudiant à Phnom Penh, dans les années soixante-dix et se destinait à l’enseignement du français qu’il parlait parfaitement. Après le renversement de Sihanouk, le 18 mars 1970, il avait gagné le maquis, pour participer à la lutte patriotique et révolutionnaire, ainsi que le roi Norodom Sihanouk lui-même appelait à le faire. Il se montrait très discret sur la suite de son parcours. Mais, un jour, alors que nous déplorions, à nouveau, ensemble, l’horreur de l’histoire récente, assis sur les énormes blocs de pierre d’un temple, « notre guide », intelligent et affable, mais qui ne souriait jamais, nous jeta : « C’est votre faute à vous les Français, ce qui s’est passé ici ». En un éclair, m’arc-boutant à mon solide passé anticolonialiste, je me vis astreint de rétorquer que certes le colonialisme était bien coupable, mais qu’après tout certains aspects de la « présence française » n’avaient pas été si mauvais - n’étions nous pas à Angkor, l’un des endroits au monde où l’action de la France, l’ancienne puissance coloniale revêt un caractère particulièrement positif. Je n’eus pas à développer mon argumentation, la suite arriva d’un trait : « Oui c’est la faute à votre Robespierre ! » Tout était dit et moi qui écrivais un essai déjà bien entamé sur ce personnage, mais n’en avais soufflé mot, je sentis la force du message qui m’était transmis. Il n’y pas de hasard, pensais-je, il n’y a que la rencontre de deux inconscients.

Ainsi, alors que je cherchais les Khmers rouges et le premier d’entre eux, Pol Pot, ces derniers me renvoyaient l’image de Robespierre. J’eus l’impression d’un miroir où ils se miraient. Ils y cherchaient leur image et celle qui leur était renvoyée était celle de Robespierre. On était en plein narcissisme et en plein dans le fonctionnement psychologique de l’Incorruptible que je découvrais de plus en plus massivement dominé par un narcissisme pathologique, tout comme l’est, d’ailleurs, l’ensemble de l’aventure révolutionnaire.

Plutôt qu’entrer dans des définitions psychanalytiques mouvantes et controversées[[2]](#footnote-2), le meilleur moyen de rappeler ce qu’est le narcissisme nous semble tenir dans un bref rappel du mythe grec. Narcisse, demi-dieu, né d’un fleuve et d’une nymphe, d’une beauté extraordinaire, était aimé de nombreux jeunes gens et jeunes filles. Il les dédaignait provoquant désespoir et suicide, jusqu’à ce que le dieu Amour lui fasse sentir sa vengeance. Grand chasseur, pris d’une soif violente, il rencontra une fontaine remplie d’une eau pure et claire. Il se précipita pour s’y désaltérer et en se penchant il aperçut son image, si belle qu’il en tomba à l’instant amoureux. Il ne put se détacher de « ce reflet fascinant »[[3]](#footnote-3) et se laissa mourir ou, pour d’autres, se noya en voulant le rejoindre.

Il est évident qu’il faut s’aimer quelque peu et qu’un minimum de narcissisme est nécessaire à chacun de nous pour se réaliser dans l’existence, mais mon propos est de m’intéresser à ce que certains nomment les « perversions narcissiques »[[4]](#footnote-4). Une régression de la personnalité au *stade du miroir[[5]](#footnote-5)*, lorsque l’enfant fait connaissance avec son image, son double en quelque sorte. Cette position de « seul au monde » et cet enfermement dans la recherche sans fin de son image, s’accompagnent de multiples manifestations narcissiques, qui sont autant de mécanismes de fonctionnement psychique et se nomment : le déni des origines, la recherche de son image, la recherche du double, le dédoublement de la personnalité, la mégalomanie, la persécution, la mélancolie, le tout dans un terrible engrenage de répétition sans fin. Nous allons envisager ces mécanismes psychiques les uns après les autres.

1 - **Le Déni des origines**

Le déni est le refus de reconnaître une réalité dont la perception est traumatisante pour le sujet. C’est un mécanisme qui permet de refuser l’évidence, de nier le réel, de rester dans le refoulement. Ainsi les accusés de Nuremberg disaient-ils qu’ils ne savaient rien de la « solution finale », même lorsque certains en avaient été les exécutants majeurs. De même nous avons entendu d’anciens Khmers rouges affirmer que Pol Pot était hostile aux purges et qu’il voulait les arrêter, tandis qu’eux-mêmes ignoraient tout des massacres perpétrés.

**a – La négation de toute filiation, la forclusion du père.**

Ceux qui s’exprimaient ainsi n’étaient pas tous des narcissiques pathologiques. Chez ces derniers il existe un déni bien particulier, celui des origines. C’est à dire la négation de toute filiation. On assiste à un refus d’accepter qu’avant chacun de nous il s’en trouve d’autres ou un autre et qu’il faut en tenir compte ; qu’on ne peut faire autrement qu’en tenir compte. Le passé est là qui ne s’efface pas. Pour le narcissique nous sommes le produit d’une génération spontanée. Il s’auto-engendre et pratique la table rase. « Du passé faisons table rase » chante l’Internationale. Comme on le sait, c’est le personnage paternel, le Père, qui transmet la loi et permet d’accéder au symbolique, de rester dans le réel, de se maintenir dans la filiation, de tenir compte du passé, c’est à dire de l’histoire.

S’il y a forclusion – et non refoulement - c’est à dire négation et disparition de l’image paternelle, les fantasmes peuvent s’exprimer sans entraves, « tout est possible ». Sans symbolique, sans obligations, sans lois, sans garde-fous, la porte est ouverte aux fantasmes, ou plutôt au délire. On comprend que les révolutionnaires se situent plutôt dans ce registre, même si tous ne sont pas des narcissiques pathologiques. C’est ce qui les différencie des réformistes et aussi des révoltés. Les révolutionnaires ont fait « table rase » et rejeté tout le passé, il ne peut y avoir de retour en arrière. Révoltés et réformistes ne coupent pas avec le symbolique, ils restent dans le réel, ils ne refusent pas l’héritage.

« Ce qui distingue, écrit Arthur Koestler, le révolté en proie à l’indignation chronique du révolutionnaire sérieux est que le premier est capable de changer de cause et non le second. Le révolté a toujours quelque chose d’un Don Quichotte ; le révolutionnaire est un bureaucrate de l’utopie. Le révolté est un enthousiaste ; le révolutionnaire un fanatique. Robespierre, Marx, Lénine étaient des révolutionnaires ; Danton, Bakounine, Trotsky étaient des révoltés. Le révolté est un type plus sympathique que le révolutionnaire[[6]](#footnote-6) ». Assurément, ainsi Danton fait-il machine arrière, et avec Camille Desmoulins, demande l’arrêt de la Terreur. Robespierre ne le fera jamais et n’y songera même jamais. Dans le Cambodge révolutionnaire, trois titulaires de thèses de l’enseignement français, aux contenus indéniablement réformistes, qui furent tous les trois parlementaires et rejoignirent le « maquis », semblent bien se situer, au premier abord, dans le clan des révoltés plus que dans celui des révolutionnaires. Le premier, Hou Yuon, fut rapidement éliminé. Hou Nim finit torturé jusqu’à la mort à S21, comme tant de figures de premier ordre du régime Khmer rouge, entre autres Koy Thuon « le bon vivant ». Le troisième, Khieu Samphan, qui tint un si grand rôle dans le Kampuchéa démocratique, se révéla un des partisans les plus durs de la table rase. Lui était passé de l’autre côté du miroir.

**b – Deux exemples de forclusion ou de mise hors course du père.**

Chez Robespierre le personnage du père semble bien forclos. Le père est totalement absent du discours de l’Incorruptible. A l’évidence déséquilibré, il s’était lui-même mis hors jeu, disparaissant après la mort de son épouse, alors que Maximilien n’avait que six ans. La carrière narcissique de ce dernier en fut beaucoup facilitée. Pour Saloth Sar, alias Pol Pot, nous en sommes réduits aux hypothèses, les témoignages sont en effet souvent flous, voire contradictoires. Le père de Pol Pot, Phen Saloth, était un « riche fermier[[7]](#footnote-7) », notable de son canton, mais sa position dans la famille fut, peut-être, effacée par les figures féminines. En effet sa sœur, Cheng, donc tante de Pol Pot, était entrée dans la maisonnée du roi Norodom et la fille de cette dernière, Meak, cousine germaine de Pol Pot, devint concubine de l’héritier Monivong dont elle aura un fils, le prince Kossarak, et lorsqu’il deviendra roi elle sera la responsable de la maison royale. Cette cousine fut la bonne fée de ses cousins. Le grand frère de Sar, Suong, devint officier du palais et épousa une danseuse du palais royal, Chea Samy, paraît-il une femme très cruelle, tandis que sa sœur aînée sera l’une des favorites de Monivong[[8]](#footnote-8), pendant les dix dernières années de la vie du souverain. Pol Pot fut arraché à ses parents vers ses neuf ans et envoyé à Phnom Penh dans un monastère bouddhiste, toute proche du palais, la pagode de Wat Botum. Il y passa semble-il un an, puis vécut chez son frère aîné. Il fréquentait alors le palais où vivaient sa sœur et sa tante. Les femmes ont elles éclipsé le père et permis sa mise hors jeu dans la position symbolique de porteur de la loi ? On peut s’interroger.

**c – Des origines fantasmées.**

Le refus des origines réelles s’accompagne de la mise en scène d’origines purement fantasmées. Ces origines ne peuvent être que pures, désincarnées, mythiques. Il ne peut y régner que l’égalité, voire l’indifférenciation, et l’innocence. Le cadre est celui du bonheur et de l’abondance. Un paradis, présenté au cours des siècles et des civilisations sous des formes assez semblables. Bien sûr les jeunes cambodgiens, et même le mauvais élève Pol Pot, qui accédèrent à la culture française purent retrouver leurs rêves chez Jean Jacques Rousseau. Celui-ci ne disait-il pas : « L’homme est naturellement bon, c’est la société qui le déprave et le pervertit ». Ils purent aussi lire dans *l’Emile* que « les villes étaient des gouffres de l’espèce humaine » et que « plus les hommes se rassemblent, plus ils se corrompent ». Peut-être certains trouvèrent-ils dans ces affirmations une justification dans ce qui restera une des plus grandes folies de la période khmère rouge. Au delà de Rousseau ils connurent aussi les textes des socialistes utopiques publiés dans les *Classiques du Peuple* par le Parti communiste français, dont ils furent des piliers. Fourrier, Proudhon, ne purent qu’être lus avec avidité, ainsi que d’autres auteurs de la même veine comme Kropotkine, dont le jeune Saloth Sar aurait dévoré *La Grande Révolution*. Les Cambodgiens se retrouvaient ainsi en terre connue, le pays mythique des récits de leur enfance était marqué par cette dimension de « paradis perdu »[[9]](#footnote-9). Un Eden sans filiation, où existait la communauté des égaux et des purs, un communisme primitif.

**d – Un Eden cambodgien.**

Car il existe bien un Eden cambodgien fantasmé. Sans aller jusqu’à évoquer la nostalgie des « verts paradis[[10]](#footnote-10) », ce milieu aqueux de la vie fœtale, auquel fait penser la jungle humide du Cambodge, les grands réservoirs d’Angkor et le lac du Tonlé Sap, pensons à la légende de Concombre doux. Ce souverain mythique du royaume ancien aurait vécu au milieu de splendides jardins remplis de fruits et de légumes savoureux. Il est vrai que cette dimension d’opérette est occultée par une suite dramatique. En effet « Concombre doux » aurait été assassiné par son jardinier et ce même jardinier se serait hissé sur le trône[[11]](#footnote-11). Cette redoutable légende renvoie, bien sûr, à la fécondité de la terre khmère, à la luxuriance de sa végétation, à la richesse et à la diversité des fruits qu’elle produit. Une sorte de paradis terrestre. Les rescapés de l’infernale dictature insistent sur les jardins merveilleux existant avant l’horreur dans leur Cambodge paisible. Rithy Panh parle non seulement des nombreuses variétés de riz de son enfance, mais aussi des fleurs de jasmin, de gingembre, des produits succulents du jardin de ses parents et des délicieux fruits murs des tamariniers du Musée national[[12]](#footnote-12), qui bien que poussant dans une propriété de l’état pouvaient être consommés par tous. On en revient à nos socialistes utopiques et en particulier à Proudhon pour lequel tout appartenait à tous, « la propriété étant le vol ».

**e – La destruction du jardin d’Eden par les Khmers rouges.**

Paradoxalement, elle se fit au nom du retour à la pureté première. Les Khmers rouges atteignirent là les sommets de la perversion. Les jardins fabuleux des temps paradisiaques, ceux de « Concombre doux », symboles de vie et de bonheur, se transformèrent en un gigantesque camp de concentration, instrument de mort. Pol Pot et ses amis, persuadés de la fécondité sans limite de la terre cambodgienne, voulurent lui faire produire toujours plus. Ne parlaient-ils pas de trois récoltes annuelles de riz ? Les habitants déportés des villes fournirent la main d’œuvre. On vit les Khmers rouges obliger une population réduite en esclavage, à cultiver le moindre lopin de terre pour y produire fruits et légumes. Même les trottoirs de Phnom Penh furent défoncés pour y planter des bananiers.

Laurence Picq, une garde rouge, qui aime se qualifier de « jeune française progressiste », mariée à un cadre du parti communiste cambodgien, et qui vécut enfermée à Phnom Penh, dans une des forteresses du pouvoir khmer rouge, durant la période sanglante, nous rapporte un exemple de cette folie jardinière. Elle évoque les exigences des grands et peut-être surtout petits cadres, à l’égard de ceux dont ils dirigeaient la rééducation, pour obtenir des récoltes de plus en plus spectaculaires. Les résultats paraissent avoir été minces, sauf, semble-t-il, de la part de la prisonnière qui fit sortir de terre des choux énormes. Mais attention, si l’on doit l’en croire, les légumes ne devaient pas être consommés par ceux qui les avaient cultivés[[13]](#footnote-13). Manger les fruits de la terre cambodgienne si généreuse était interdit[[14]](#footnote-14). Ainsi Ieng Sary, l’un des principaux et des plus coupables dirigeants du petit groupe prédateur à la tête de l’Angkar, dénonçait, en 1978, de nouveaux traitres, tous bien sûrs stipendiés par la CIA, surgis parmi les révolutionnaires eux-mêmes. L’un d’eux « avait avoué avoir gaspillé une cinquantaine de noix de coco. Du sabotage économique ! » s’exclamait[[15]](#footnote-15) le futur accusé du tribunal international.

Ceux qui disaient vouloir créer un paradis plus merveilleux encore que celui des temps héroïques de la puissance khmère, le détruisirent en réalité et créèrent l’enfer. Mais peut-être le réel khmer avait-il toujours eu cette double face, comme dans les bas-reliefs d’Angkor Vat représentant « le paradis et l’enfer » ?

**f – Le roman familial de Pol Pot.**

Comme on le sait cette manifestation psychique repérée par Freud « pour désigner des fantasmes par lesquels le sujet modifie imaginairement ses liens avec ses parents » est d’une grande fréquence et ne se retrouve pas seulement chez les paranoïaques. Celui élaboré par Pol Pot, révélé lors d’un exposé autobiographique, qu’il avait, paraît-il, particulièrement préparé est particulièrement révélateur. Il se présentera, ce qui était pure invention, comme « issu d’une famille de paysans pauvres (saigneurs dans les plantations d’hévéas) », ayant d’abord travaillé aux champs, puis y étant revenu au sortir de l’école primaire, avant de s’engager dans un autre cursus scolaire.

Ce « retour à la terre » se situerait dans les années 1940-1941, époque où l’amiral Decoux répandait à travers l’Indochine, encore française, l’idéologie de la Révolution nationale du gouvernement du Maréchal Pétain. Il faut insister sur cet épisode de l’histoire du Cambodge, que vécurent Po Pot et la plupart de ses amis et qui ne peut qu’avoir contribué à renforcer le déni narcissique des origines. Comme en France, on assista à la promotion des valeurs de la nouvelle devise : Travail, Famille, Patrie. On exalta le mythe du « retour à la terre », qu’accompagnait le mépris affiché pour les intellectuels coupés du milieu naturel. Le « retour à la terre » du Maréchal fut une grande réussite en Indochine. Le paysan, protégé de l’influence déstructurante de la civilisation, voilà quel était le modèle, voilà quel était l’homme « vrai » et « pur ».

Pour Pol Pot et ses amis ne comptait que le peuple des campagnes ou plutôt que le peuple des campagnes les plus éloignées de toute modernité. Ayant installé leurs « maquis » dans les zones montagnardes peu accessibles, le Ratanakiri, ils firent du mode de vie de leurs habitants le modèle de ce que devait être leur Cambodge de demain. Il y avait un « peuple Ancien », celui des campagnes, et un « peuple Nouveau », celui des villes, ce dernier gangréné par l’occidentalisation. Le « peuple Nouveau », celui des impurs, jeté hors des villes devenait un énorme réservoir d’esclaves au service et sous le joug du peuple Ancien, celui des purs. Ainsi était recréé les scènes des fresques d’Angkor Vat représentant un monde d’esclaves et de maîtres[[16]](#footnote-16). Or ces esclaves, réunis dans des « communes populaires » imitées de celles de Mao, soumis à un travail harassant, aux privations alimentaires et aux exécutions sommaires, étaient condamnés à une extermination programmée. Les récits des rescapés nous renvoient à ce qu’autrefois on avait pu lire au sujet de Buchenwald ou de Mauthausen. Un système de dépopulation était mis en œuvre, le peuple pur remplaçant bientôt le peuple impur[[17]](#footnote-17). Voilà où aboutissait le « roman familial » de Pol Pot.

**2 - La recherche de son image.**

**a – De la chambre de Robespierre aux sourires du Bayon, deux temples du narcissisme.**

La description de la chambre de Robespierre par le conventionnel Barbaroux nous paraît être un petit classique. « Je fus frappé, écrit-il des ornements de son cabinet : c’était un joli boudoir où son image était répétée sous toutes ses formes et par tous les arts. Il était peint sur la muraille à droite, gravé sur la gauche, son buste était au fond et son bas-relief vis-à-vis ; il y avait en outre sur les tables une demi-douzaine de Robespierre en petites gravures[[18]](#footnote-18). » Cette omniprésence du visage du grand homme en rappelle une autre, décrite autrefois par Pierre Loti découvrant les ruines d’Angkor. Devant le Bayon, l’officier de marine-académicien s’écriait : « Je frémis, tout à coup d’une peur inconnue en apercevant un grand sourire figé qui tombe d’en haut sur moi… et puis un autre sourire encore, là bas sur un autre pan de muraille, … et puis trois, et puis cinq, et puis dix ; il y en a partout, et j’étais surveillé de toutes parts…[[19]](#footnote-19) ». Il soulignait l’ambiance de mystère qui entoure Angkor, il parlait du secret des origines qui pèse sur les pierres. « L’histoire de son rapide et mystérieux déclin, dit-il, n’a pas été écrite et la forêt envahissante en garde le secret[[20]](#footnote-20). » Le mystère, la dimension de secret qui règnent autour des « temples montagnes », se transformaient bientôt en atmosphère hostile et une « inquiétante étrangeté » envahissait le voyageur. Mais le sourire du Bayon est aussi un sourire qui fascine, qui attire, et bien des découvreurs s’y perdront. Et comment ne pas évoquer un autre ou d’autres sourires, tous les mêmes, ceux qui apparaîtront, en 1978, non plus sur la pierre, mais sur les écrans et les panneaux de propagande du Kampuchéa, ceux de Pol Pot, « Frère numéro Un ».

**b - Le sourire figé de Pol Pot.**

« Même quand Pol Pot était en colère cela ne se voyait pas. Son visage était toujours lisse. Il ne disait jamais de gros mots. Son visage n’exprimait pas ce qu’il ressentait. Bien des gens s’y laissaient prendre – il leur adressait son sourire imperturbable, puis ils étaient emmenés et exécutés[[21]](#footnote-21). » Cette mimique stéréotypée semble le reflet dans un miroir du sourire des têtes géantes du Bayon, qui avait tant fasciné Loti. Pol Pot se tenait toujours en retrait, comme s’il observait, en réalité n’ayant aucune place, n’en cherchant pas d’ailleurs, restant à côté, comme sur la photo de groupe prise devant les chutes de Phnom Koulen[[22]](#footnote-22). Il semble regarder « l’autre » en réalité il le nie. On est devant une position quasiment catatonique qui pose bien des questions.

**3 - La recherche du double.**

La contemplation de l’image ne peut suffire à Narcisse, comme le montre le récit du mythe, il lui faut tenter de l’étreindre. Trouver son double en chair et en os est bien sûr son projet et sa quête permanente. Cette recherche passe par la séduction. Regardons bien Pol Pot, avec son sourire figé, cherchant à la fois à séduire et à être séduit de façon stéréotypée et maniérée. On se trouve devant une immobilité qui renvoie à celle du serpent face à sa proie sidérée. Tout annonce l’impulsivité d’un personnage qui s’apprête à sauter sur son double et à le dévorer. Le charisme qu’on lui prête fut celui du serpent.

**A - Le couplage, le noyau pervers.**

L’histoire de Robespierre et de ses doubles est chargée ; contentons nous d’évoquer les principaux couplages dans lesquels il s’aventura. Le couple Jérôme Pétion-Robespierre, les « jumeaux de la liberté », ne dura qu’une année, avant de se transformer en une relation de haine qui aboutit à l’élimination du premier. Celui avec Danton, qui semble ne s’être jamais laissé séduire, eut le même destin. C’est le couple Robespierre-Saint-Just qui paraît avoir revêtu le plus de consistance, ils s’entraînèrent semble-t-il l’un l’autre vers la mort sans se séparer. Chez Pol Pot on peut reconnaître l’existence de deux couplages particulièrement affirmés.

**a - Le couple Pol Pot – Khieu Ponnary**

Pol Pot, de retour à Phnom Penh après son passage chez les Vietminhs, épousa le 14 juillet 1956, Khieu Ponnary, ancienne étudiante parisienne comme lui. Le 14 juillet le « peuple » prend la Bastille. Qui prenait ce jour-là la Bastille : le charmant et souriant jeune homme – il avait tout de même plus de trente ans – ou la brillante professeur, militante de la cause des femmes, son aînée de plusieurs années ? Une union assurément narcissique. Ponnary avait-elle déjà manifesté des troubles psychiques qui bientôt prendront une forme aigues et spectaculaires ? Certains disent que les troubles ne seraient apparus qu’en 1975, mais cela semble peu vraisemblable. Khieu Ponnary, surnommée « la mère de la Révolution » a bénéficié jusqu’à sa mort d’une grande aura chez les Khmers rouges et ceux-ci semblent peu portés à lui reconnaître des faiblesses[[23]](#footnote-23). Toujours est-il qu’en proie à des bouffées délirantes processuelles elle sera à plusieurs reprises hospitalisée et se verra attribuer le diagnostic de schizophrène. Les moments aigus de sa maladie sont décrits comme assez terrifiants, associant délire de persécution et hallucinations multiples. Cette pathologie avec son côté crépusculaire de possession diabolique eut elle un retentissement chez Pol Pot ? S’est-il abandonné à sa suggestibilité, ne faisant qu’un avec cette femme plus âgée, supérieure culturellement en proie à des idées délirantes ? Ont-ils déliré à deux dans la solitude de la jungle[[24]](#footnote-24) ?

**b - Le couple Pol Pot - Nuon Chea.**

Le second couple ébauché par Pol Pot est celui – le plus solide à notre sens et le plus fécond en passages à l’acte – qu’il constitua avec Nuon Chea. Celui-ci n’avait pas suivi le même parcours que la plupart des autres membres de la direction khmère rouge. Battambang, son pays natal, fut, en 1941, annexé par le Siam (la Thaïlande), il dut changer de langue sur le plan scolaire, abandonner le français et faire des études secondaires et supérieures en thaï. A l’écouter, que ce soit dans le film de Bruno Carrette ou aux audiences du procès, on ne peut être que saisi par la conviction délirante que revêt son discours. C’est le fanatisme idéologique à l’état pur. Mégalomane, animé par des sentiments de toute puissance, hermétique à toute remise en cause, il ne cesse de désigner les persécuteurs omniprésents que sont les Vietnamiens, les *Yuons*, cause de tous les malheurs de son pays et de lui-même. Bouddhiste rigoriste, il mit en œuvre une politique de gouvernement révolutionnaire ressemblant étrangement au règne de « la Terreur et de la Vertu » de Robespierre. Nuon Chea fut vraisemblablement le personnage dominant du couple qu’il formait avec Pol Pot. Ont-ils également déliré à deux ? Ils ont, en tout cas, formé, comme avec Khieu Ponnary, un couple narcissique : un noyau pervers, une « hydre à deux têtes » comme le dit très justement Henri Locard[[25]](#footnote-25).

**B - Le petit groupe restreint des dirigeants khmers rouges.**

Ce sont ces noyaux pervers qui ont été les moteurs dans le « petit groupe », qui s’est emparé du pouvoir et l’a conservé jusqu’à la fin. Le « noyau pervers » constitué par le couple des doubles, agit dans le « groupe restreint », qui se présente comme un autre « noyau pervers » de plus grande dimension. On connaît bien la dynamique des groupes, la fraternité terreur qui y règne, les phénomènes de couplage qui s’y développe, les leaders qu’ils sécrètent. La direction du « Kampuchéa démocratique » n’échappe pas à ces règles. On sait que depuis la nuit des temps le nombre optimal de ces groupes est de douze membres. Pour la direction de l’Angkar, l’organisation révolutionnaire, il est bien difficile si non impossible de donner un chiffre et de mettre des noms sur ses membres. Le « petit groupe » pour durer doit pratiquer le secret, l’anonymat, l’indifférenciation des taches. Citons : Pol Pot, Nuon Chea, Khieu Ponnary, Khieu Samphan, Yeng Sary, Khieu Tirith, Son Sen, Yun Yat, Ta Mok, mais aussi ceux qui furent victimes des purges comme Hu Nim, Sao Phoem et Vorn Vet[[26]](#footnote-26).

Il est sûr que dans la constitution du « petit groupe » qui prend le pouvoir, d’abord dans le maquis, aux côtés de Pol Pot, Khieu Ponary a joué un rôle fondamental. La mère de la Révolution, était avant tout la mère-épouse du numéro 1. Sa sœur Khieu Thirith ne pouvait qu’appartenir au petit groupe où son mari, Ieng Sary, vieux pilier des bébés PCF du Centre marxiste et du pavillon khmer de la Cité Universitaire de Paris, était devenu de fait un des « frères », un des « douze ». C’est peut-être ce qui a manqué à Robespierre : avoir des liens familiaux avec un des membres du Comité de Salut public. Charlotte, sa sœur, était trop indocile et Augustin Bon, son frère, trop peu croyant. On voit bien que l’union de son ami, du jeune conventionnel Lebas, avec Elisabeth Duplay, la fille sa logeuse, était une tentative dans ce sens, réussie mais insuffisante. Qu’importe que Tirith n’ait été qu’une sœur-élève disciplinée et Ieng Sary, un vaniteux aux médiocres capacités intellectuelles, tous deux, en raison même de leurs insuffisances, furent des frères-soldats dévoués.

Le couple narcissique Pol Pot-Nuon Chea, dans un mimétisme idéologique, finit par tout dominer, comme autrefois le couple Robespierre-Saint Just, mais les liens du sang firent de Thirith et Ieng des inconditionnels. Son Sen, autre étudiant improbable de l’université française, avait aussi introduit son épouse Yun Yat, d’une totale rigidité stalinienne, dans le « petit groupe », cela dut lui donner plus de poids que son seul séjour à Paris, aux côtés de Pol Pot et Sary. Ta Mok, une sorte de buffle-boucher, incarnait le peuple rude et sans pitié par nature, les autres avaient besoin de références intellectuelles. Ce « petit groupe » était lui-même un noyau pervers.

**4 - Le clivage. Le dédoublement de la personnalité.**

Le clivage découle du déni, il en est l’avatar obligatoire. En effet tandis que, d’un côté, le narcissique se coupe du réel, d’un autre, pour survivre il est obligé de composer avec lui. Il va donc s’efforcer de présenter deux aspects, deux facettes de lui-même. C’est le dédoublement de la personnalité. Robert Louis Stevenson a rendu compte de manière magistrale de ce mécanisme dans sa nouvelle, *L’Etrange cas du docteur Jekyll et de M. Hyde*. Le bon et estimé docteur Jekyll se transformait la nuit en un personnage effrayant commettant des crimes atroces, puis le jour reprenait son identité première. Ainsi Pol Pot, le séducteur, le joueur de guitare, le bon compagnon, devenait, dès qu’il sortait de la pièce, un tueur de masse. Pour réussir son clivage, pour que le dédoublement ne soit pas démasqué, le narcissique pathologique a besoin de se cacher comme M. Hyde.

Pol Pot réussira longtemps, derrière la fiction incroyable du masque de l’Angkar, à demeurer caché, tout en surveillant et manipulant tout le monde. Ce n’est que la dernière année du régime qu’il se montra au grand jour. On a dit que c’était le résultat des pressions et des menaces extérieures, mais il n’est pas impossible que le couple Pol Pot - Nuon Chea ait réussi un joli coup de dédoublement en ne révélant qu’un seul des doubles, Pol Pot, l’homme au bon sourire, le docteur Jekyll, tandis que le terrible et atroce exterminateur, Nuon Chea restait caché. Toujours est-il que cette sortie de l’ombre de Pol Pot, annonça aussi sa chute et celle du système de terreur. On ne peut que faire le parallèle avec Robespierre, partout et nulle part, investi d’aucune fonction au dessus de ses collègues et pourtant disposant de tous les pouvoirs. On se souvient que du jour où il se mit en avant, se montra, en se plaçant, lors de la fête de l’Être suprême, au premier rang de la Convention, sa chute se trouva annoncée. Il est difficile, en effet, de maintenir la fiction comme la chauve-souris de La Fontaine s’écriant joyeusement : « Je suis oiseau, voyez mes ailes. Je suis souris, vive les rats[[27]](#footnote-27) ».

Mais Narcisse ne clive pas que lui-même. Chez Pol Pot et Nuon Chea, le dédoublement de la personnalité projeté sur les autres donna cette extraordinaire trouvaille projective consistant à définir le groupe des nouveaux ennemis à abattre comme « des esprits vietnamiens dans des corps khmers ». On est là proche de la dépersonnalisation psychique et physique, de la dissociation schizophrénique.

**5 - La mégalomanie.**

Tout le monde a en tête les multiples exemples de la mégalomanie des dictateurs malheureusement trop nombreux qui ont sévi sur la planète. Depuis Hitler et son Reich pour mille ans, Mussolini et sa résurrection de l’Empire romain, en passant par Ceaucescu et son « palais du fou », on rejoint Mao, et enfin Pol Pot. Tous éprouvèrent une intense jouissance dans l’exercice du pouvoir, tout comme à chercher leur image, à aimer des doubles et à se dédoubler pour accomplir leurs forfaits.

La mégalomanie explique chez le petit groupe des dirigeants de l’Angkar la manière dont ils traitèrent les ruines d’Angkor. D’un côté, le site était un poids pour eux et au nom de la table rase ils auraient pu vouloir tout effacer et détruire ce passé qui pouvait leur faire de l’ombre. D’un autre côté, les extraordinaires et majestueux temples entretenaient leurs fantasmes de toute puissance et nourrissait leur mégalomanie. Cette ambivalence sauva les ruines, ils les gelèrent. Rien n’y fut vandalisé, la belle endormie reprit pour quelques temps sont sommeil, en attendant des jours meilleurs et ils y promenèrent même leurs quelques visiteurs étrangers. Angkor, une passion française, où avaient excellé nos archéologues et qu’avaient magnifié plusieurs expositions dites coloniales, fut sauvée. Il n’en a pas été de même récemment pour une autre passion française, Palmyre, que les Islamistes s’acharnent à détruire. Ceux-ci n’ont pas besoin de ruines antiques prestigieuses pour affirmer leur toute puissance. Palmyre, comme Ninive, doit être détruite pour montrer qu’avant Mahomet il n’y a rien.

**6 - La persécution.**

Le narcissique pathologique s’enferme dans un système de persécution imaginaire. Directement lié au déni, la projection paranoïaque attribue à l’autre les sentiments éprouvés par notre Narcisse. « Je ne le hais pas, proclame-t-il, c’est lui qui me hait et me persécute, donc je le persécute ». Ainsi s’installe l’infernal couple persécuté-persécuteur.

Chez Robespierre les choses sont caricaturales et son trajet à travers la période révolutionnaire n’est qu’une longue succession de surgissement d’ennemis à abattre. L’image attendue et renvoyée n’est jamais la bonne. D’où le rejet, la colère, puis la haine pour cette fausse image, qu’il faut anéantir et remplacer par une autre tout aussi illusoire. Les doubles deviennent toujours plus menaçants, il faut les détruire. Ce sera l’élimination des Girondins (Pétion), celle de Danton et de Camille Desmoulins, puis les menaces proférés avant le 9 thermidor qui vont unir dans un réflexe de survie désespéré les Conventionnels.

Comment se débarrasser des persécuteurs, se débarrasser de l’autre ? Peut-être, le message léniniste s’est-il imposé en référence à ce renouvellement sans fin et épuisant des opposants lors de la Révolution française. Pour Lénine il faut prendre le pouvoir, puis le garder à tout prix, en liquidant massivement les opposants potentiels, en commençant par les groupes ou les catégories sociales hostiles. Ainsi, le massacre de masse apparaît dès le début de la dictature communiste comme un moyen sans pareil d’asseoir et de conserver le pouvoir. Mao se montrera à la hauteur des pratiques de ses devanciers. Pol Pot, Nuon Chea et les autres n’eurent qu’à mettre leurs pas dans ceux de leurs grands frères. Ils ne cesseront de dire, d’ailleurs, qu’ils font et feront encore mieux.

Il y a là un terrible mouvement qui s’enclenche. Tout « autre » est un opposant, un persécuteur en devenir qui n’attend qu’une occasion pour se révéler, il convient donc de prendre les devants et de tuer tout le monde. La caricature de Robespierre se guillotinant lui-même après avoir éliminé tous les Français, dont le bourreau lui-même, illustre bien le terme du processus. Comme pour Narcisse, l’entreprise est en réalité un suicide. C’est la dimension mélancolique du narcissisme.

**7 - La mélancolie et la recherche de la mort.**

La mort n’est pas seulement pour les autres, elle envahit tout. En 1936, après le pronunciamento franquiste, à l’Université de Salamanque, devant le grand humaniste Miguel de Unamuno, le général manchot Milan Astray s’écriera : « Viva la Muerte ! » C’est en effet le règne de la mort qui est à l’ordre du jour dans toutes ces entreprises d’extermination que nous avons vues à l’œuvre depuis la Révolution française et surtout durant de XXe siècle.

Le terme implacable de la carrière de Narcisse est en effet la mort, le suicide. Le 9 thermidor est un suicide médité depuis des mois. Hitler se suicide en tentant d’entraîner le peuple allemand dans la mort. L’évolution du régime Khmer rouge est aussi un suicide dont, peut-être, le couple Pol Pot-Nuon Chea et les autres membres du « petit groupe » n’ont pas eu conscience. Aujourd’hui, l’horrible drame joué par l’Etat islamique met en scène métaphoriquement dans ses attentats suicides le caractère suicidaire plus général de cette odieuse dérive.

**8 - Une répétition sans fin.**

Michelet a écrit que Robespierre était « un triste bâtard de Rousseau, conçu dans un mauvais jour ». Des milliers d’autres bâtards, cette fois de Robespierre, ont surgi depuis et surgissent encore, nous rappelant que partout et toujours demeure le vertige de la table rase. Pour les Khmers rouges pris, comme nous l’avons vu chez le guide de notre premier voyage, dans le miroir de l’Incorruptible, nous pouvons dire à notre tour qu’ils étaient « de tristes bâtards de Robespierre, conçus dans de mauvais jours ». Les narcissiques exacerbés, brandissant leur idéologie à laquelle ils s’identifient, sont prêts à tuer tout le monde pour que triomphent leurs idéologies perverses.

Comme pour l’Incorruptible, avec son Être suprême et ses appels au règne de la Vertu, tout ce qu’avait mis en place les Khmers Rouges était factice et irréel. Lorsqu’intervint une réaction inattendue et quasi désespérée, comme pour Robespierre, leur rêve s’effondra comme un jeu de carte. Le miroir dans lequel ces narcisses fous s’étaient mirés sans limites, se brisa.

Le malheur c’est que ce miroir correspond à celui présenté à tous ceux, dans tous les temps et dans tous les pays, qui s’engagèrent et s’engagent toujours dans une quête sans espoir. Tant il est vrai que l’espérance ne peut être soutenue que par la confrontation avec le réel.

Les rescapés de l’aventure sanguinaire et ceux qui ont tendance à les absoudre ont dit que les dirigeants KR ne s’étaient rendus compte de leur faillite que lorsqu’ils avaient été confrontés avec l’état des campagnes khmères durant leur fuite, je crois que c’est une construction à posteriori, mais c’est là un bel hommage rendu au principe de réalité. Disons qu’avant ils ne voulaient pas voir.

**En guise de conclusion.**

Pourrait-on arrêter le cycle infernal des tentatives de mise en œuvre d’utopies narcissiques forcément catastrophiques ? Avec la Révolution française les choses s’engagèrent mal. Robespierre, victime d’un contre coup d’Etat, mis hors la loi, fut exécuté sans procès. Ses complices les conventionnels terroristes inquiétés, un instant, furent « généreusement » amnistiés par leurs collègues. Là encore pas de procès, ce qui permit durant les deux siècles suivants et aujourd’hui encore de dénier le caractère monstrueux de la Terreur, d’affirmer que les thermidoriens étaient des réactionnaires et Robespierre une victime, donc de renverser la sanglante aventure en une mise en place de la « société juste et fraternelle ». C’est là la définition même de la perversion : « renverser de fond en comble », « renverser en son contraire », « bouleverser »[[28]](#footnote-28). La Révolution française, reste la mère de toutes les révolutions, hypnotisant, encore aujourd’hui à travers la planète, l’imaginaire des émules en narcissisme pervers de l’Incorruptible. La Révolution est toujours inachevée, toujours en devenir.

Pour les Nazis il y a eu le procès de Nuremberg, une avancée constructive, mais du fait du clivage opéré entre mauvaise utopie délirante (celle d’Hitler) et bonne utopie (la communiste) on a « oublié » de faire le procès du Goulag et des communes populaires. Le procès de Phnom Penh est un essai louable de combler la lacune, à condition de reconnaître la filiation dans laquelle s’inscrivait le régime Khmer rouge qui n’est pas né par génération spontanée.

1. Chambres extraordinaires au sein des Tribunaux cambodgiens, intervention d’Henri Locard, 1er août 2016. [↑](#footnote-ref-1)
2. La définition de Laplanche et Pontalis est cependant lapidaire : « Par référence au mythe de Narcisse, amour porté à l’image de soi-même ». *Dictionnaire de Psychanalyse*, p. 261. [↑](#footnote-ref-2)
3. Voir le tableau du Caravage, *Narcisse*, Rome, galerie Corsini. [↑](#footnote-ref-3)
4. Paul Claude Racamier, *Les Perversions narcissiques*, 2012. [↑](#footnote-ref-4)
5. Voir Jacques Lacan. [↑](#footnote-ref-5)
6. Arthur Koestler, *La Corde raide*, p. 300. [↑](#footnote-ref-6)
7. Henri Locard, *Pourquoi les Khmers rouges*, p. 89. La famille vivait dans un village près de Kompong Thom. [↑](#footnote-ref-7)
8. Philip Short, *Pol Pot*, p. 31. Voir aussi David Chandler, *Pol Pot, Frère numéro Un*, p. 23-24. [↑](#footnote-ref-8)
9. John Milton, *Le Paradis perdu.* [↑](#footnote-ref-9)
10. M. A. Séchehaye, *Introduction à une psychothérapie des schizophrènes.* [↑](#footnote-ref-10)
11. François Ponchaud, *Une brève histoire du Cambodge*, 2007, p. 18. [↑](#footnote-ref-11)
12. Rithy Panh, *L’Elimination*, 2011, p. 38. [↑](#footnote-ref-12)
13. Laurence Picq, *Au delà du ciel*, Paris, 1984, p. 88. [↑](#footnote-ref-13)
14. Philip Short, op. cité, p. 449. [↑](#footnote-ref-14)
15. Laurence Picq, op. cité, p. 122. [↑](#footnote-ref-15)
16. On peut remarquer que là encore le régime de l’amiral Decoux avait montré la voie en appliquant strictement la législation raciale du régime de Vichy. Les Juifs, dont l’ethnologue Suzanne Karpéles avaient été chassés de la fonction publique et de bien d’autres secteurs de la vie sociale. [↑](#footnote-ref-16)
17. La guerre d’extermination menée dans la Vendée par la Convention s’était accompagnée de projets de remplacement de la population contre-révolutionnaire par de solides républicains qui ne purent être trouvés. [↑](#footnote-ref-17)
18. Voir Jean Artarit, *Robepierre*, p. 459. [↑](#footnote-ref-18)
19. Pierre Loti, *Un pèlerin* d’Angkor, Paris, 1908, p. 81-82. [↑](#footnote-ref-19)
20. Ibidem, p. 72. [↑](#footnote-ref-20)
21. Propos de Ieng Sary rapportés par Philip Short, op. cité, p. 436. Voir aussi le portrait esquissé par Phi Phuon, aide de camp de Pol Pot : « Agé à cette époque de 43 ans, c’est un bel homme, bien bâti, de taille assez haute mais plutôt mince et large de figure. Il n’élève jamais la voix quand il parle. Il articule lentement ses mots en les faisant accompagner souvent d’un léger sourire. Sa voix est douce, bien articulée, ce qui me permet d’assez vite le comprendre. Il porte une chemise noire aux boutons blancs avec à la poche un carnet et deux stylos à billes, un rouge et un noir. En dehors des heures de travail, il lui arrive quelques fois de plaisanter. Il fait également preuve de sens de l’humour. C’est un bon vivant. » *Un Jaraï chez les Khmers rouges*, p. 43. Interprétariat et traduction de Suong Sikoeun, revu et corrigé par Henri Locard. [↑](#footnote-ref-21)
22. Voir dans Henri Locard, op ; cité, photos en encart. [↑](#footnote-ref-22)
23. Un témoin pose même le diagnostic de maladie d’Alzheimer, ce qui permet tout le côté psychotique délirant et dissocié. [↑](#footnote-ref-23)
24. Pol Pot « rejoint le maquis » au Ratanakiri en 1963, sa femme en 1967. [↑](#footnote-ref-24)
25. Henri Locard, op. cité, p. 87. [↑](#footnote-ref-25)
26. Hu Nim et Vorn Vet furent exécutés à S21, Sao Phoem se serait suicidé. [↑](#footnote-ref-26)
27. La Fontaine, *La Chauve-souris et les deux belettes*, livre II, fable 5. [↑](#footnote-ref-27)
28. Du verbe latin *perverto.* [↑](#footnote-ref-28)